

## **LAVOIE Gabriel**

### **Le malaise dans la culture (Sigmund Freud, 1930)**

#### Introduction

Intitulé *Malaise dans la civilisation* lors de sa première traduction française en 1934, cet ouvrage fut longtemps considéré comme appartenant à cette catégorie des œuvres freudiennes que l'on qualifiait d'anthropologiques non sans quelque mépris. Jacques Lacan, dans une perspective théorique, Peter Gay, sous un angle historique et biographique, ont contribué à redonner sa place essentielle à ce livre, celle d'une réflexion sur le tragique de la condition humaine, inséparable de ces autres travaux freudiens que sont *L'avenir d'une illusion* (1927), *Pourquoi la guerre ?* (1933), *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921) mais aussi *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915).

Aujourd'hui, répondant aux attentes d'un déchiffrement des ressorts cachés de l'actualité politique, les psychanalystes, mais aussi les philosophes se réfèrent fréquemment au *Malaise dans la culture* pour en souligner la pertinence maintenue.

Dans l'Encyclopédie universelle, on précise :

« À Romain Rolland qui lui reprochait d'avoir négligé d'analyser, dans *L'avenir d'une illusion* », l'essence du sentiment religieux voisin de cette plénitude dont l'homme est toujours en quête, Freud répond, entamant ainsi son analyse du « Malaise », que cette plénitude est la répétition de celle éprouvée par le nourrisson et que le réconfort religieux ne fait que satisfaire le besoin initial de protection du petit d'homme. Il y a malaise, dit Freud, car l'homme est sans cesse contrecarré dans sa recherche du plaisir : son expérience du malheur s'origine dans la « surpuissance de la nature, la caducité de notre propre corps et la déficience des dispositifs qui règlent les relations des hommes entre eux dans la famille, l'État et la société ». C'est cette troisième cause du malaise, la culture, entendu comme la somme des institutions et des développements technologiques, qui sont censés aider et protéger les hommes que Freud choisit d'étudier, car c'est celle qui leur donne l'illusion de pouvoir être toujours améliorée. Aides et protections ne vont pas, en effet, sans une contrepartie, l'existence de règles et de contraintes qui font obstacle à la jouissance recherchée et constituent les causes d'un malheur renouvelé. D'où l'oubli,

par certains, du caractère protecteur de la culture et leur plaidoyer pour un retour à l'état de nature dont Freud souligne qu'il est tout aussi utopique que les solutions proposées par le christianisme d'un côté, par le communisme de l'autre, pour tenter d'éviter à l'homme la souffrance du dilemme auquel il ne cesse de faire face, ne pas être satisfait de la civilisation mais ne pas pouvoir s'en passer. »

Ensuite, on conclut :

« Les échecs des utopies tiennent au fait qu'elles ont toujours refusé de prendre en compte ces dimensions essentielles du psychisme humain, la haine et l'agressivité, sources de plaisir au même titre que l'amour, figures de cette pulsion de mort que Freud a identifié en 1920 dans « Au-delà du principe de plaisir ». Les tentatives égalitaristes ignorent ces dimensions, parce qu'elles se soutiennent de l'existence d'un extérieur, ennemi, impie, adversaire de classe, autant d'objets de cette agressivité et de cette haine, sources de plaisir. Freud retrouve là cette donnée, le « narcissisme des petites différences », qu'il avait identifié dans sa « Psychologie des masses » et que Lacan reformulera en parlant de la « terreur conformiste » des collectifs . »

Comment la culture, la civilisation peuvent-elles contrôler cette agressivité ? Elles y sont aidées par cette instance clé du développement psychologique de l'homme, le surmoi, partie du moi, qui s'est mise en opposition avec ce qui, dans le moi, reste le siège de cette agressivité; le surmoi est donc cette « conscience morale » qui renvoie au moi l'agressivité que celui-ci entend projeter sur l'extérieur, sur les autres, et qui donne ainsi naissance au sentiment de culpabilité.

Ce sentiment de culpabilité existera, l'acte agressif réalisé ou non : extérieur, à l'origine, lié à l'autorité parentale, il a été intériorisé par le surmoi qui s'est lui-même constitué en absorbant un peu de l'agressivité que cette autorité suscitait. La culture et ses règles se sont substituées à l'autorité parentale initiale; relayées par le surmoi, ces contraintes assurent la persistance de ce sentiment de culpabilité, fondement du malaise dont l'être cherche aveuglément la cause ailleurs.

Chapitre 1 Nous ne pouvons choisir ce monde (D. Chr. Grabbe)

Freud reste embarrassé par la déclaration d'un ami sur la source réelle de la religiosité : ce serait la sensation de l'éternité, un sentiment océanique, un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout et d'appartenance à l'universel. Pour Freud, il s'agirait d'une vue intellectuelle, associée à un

élément affectif certain. Cette idée semble si étrange qu'un essai d'interprétation psychanalytique s'impose.

D'abord une interprétation sur la genèse du sentiment du Moi propre (un et différencié du reste) : à l'origine le Moi inclut tout. Plus tard il exclut de lui le monde extérieur. C'est le Moi propre de l'âge mûr.

D'autre part, dans le problème général de la conservation des impressions psychiques, Freud indique que rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé et peut reparaître dans certaines circonstances favorables.

Donc, si nous sommes disposés à admettre l'existence chez un grand nombre d'un sentiment « océanique », et si nous inclinons à le rapporter à une phase primitive du sentiment du Moi, dès lors une nouvelle question se pose : ce sentiment est-il la source de tout besoin religieux ?

Freud est loin d'en être convaincu : le besoin religieux se rattache à l'état infantile de dépendance absolue et à la nostalgie du père que suscite cet état. De plus, il est entretenu par l'angoisse ressentie par l'homme devant la prépondérance du sort.

## Chapitre II Le but de la vie individuelle : Obtenir la jouissance et éviter la souffrance

La vie nous impose des peines, des déceptions, des tâches insolubles. Pour la supporter, nous ne pouvons nous passer de sédatifs, tels de fortes diversions, comme cultiver son jardin ou faire un travail scientifique, ou encore tels des satisfactions substitutives comme les arts ou les stupéfiants. Quel est le rôle de la religion dans cette série ?

Ce que les hommes demandent à la vie, c'est le bonheur, soit d'éviter toute douleur et privation de joie et rechercher de fortes jouissances où la satisfaction soudaine de besoins atteint une haute tension. Le but de la vie est donc déterminé par le principe de plaisir. Et pourtant celui-ci est absolument irréalisable. En effet, une jouissance intense n'est que phénomène épisodique, obtenu par contraste, car la souffrance nous menace de tous côtés, soit dans notre propre corps, soit du côté du

monde extérieur ou encore dans nos rapports avec les autres êtres humains.

S'il y a diverses méthodes pour tenter de résoudre ce problème, il faut dire par ailleurs que les religions de l'humanité, affirme Freud, doivent être considérées comme des délires collectifs, tels ceux du paranoïaque. L'homme essaie de corriger au moyen de rêves les éléments du monde qui lui sont intolérables.

En somme, le bonheur est un problème d'économie libidinale individuelle. Aucun conseil ici n'est valable pour tous. Chacun doit chercher par lui-même la façon dont il peut devenir heureux. C'est pourquoi, la religion porte préjudice à ce jeu d'adaptation et de sélection, en imposant uniformément à tous ses propres voies pour parvenir au bonheur et à l'immunité contre la souffrance.

Chapitre III D'où vient ce sentiment hostile répandu à l'encontre de la civilisation ?

La constatation de la puissance de la nature et de la caducité de notre propre corps nous invite, sinon à abolir toutes les souffrances, du moins à en supprimer plus d'une et à en apaiser d'autres. Cependant, notre attitude est différente envers la troisième source de souffrance, celle d'origine sociale. Ainsi, pourquoi les institutions dont nous sommes les auteurs ne nous dispenseraient pas à tous protection et bienfaits ? Doit-on, cette fois, soupçonner notre propre constitution psychique ?

Selon une assertion courante, mais surprenante, c'est notre civilisation qu'il convient de rendre responsable de notre misère; au fait, l'abandonner pour revenir à l'état primitif, nous assurerait plus de bonheur.

Cette assertion est surprenante, car tout ce que nous mettons en œuvre pour nous protéger des diverses menaces de souffrance relève précisément de cette civilisation. D'où vient donc ce point de vue hostile à la civilisation ?

Le christianisme victorieux est lié à la dépréciation de la vie terrestre. De même, les voyages d'exploration et de contact avec les peuples sauvages

nous ont fait voir leur croyance erronée en leur bonheur. Enfin, la compréhension du mécanisme des névroses amène Freud à dire qu'abolir ou encore diminuer les exigences de la société augmenterait les possibilités de bonheur. En conclusion, nous sommes désillusionnés par les progrès extraordinaires des sciences et des techniques qui ne nous rendent pas plus heureux, car le but de la civilisation n'est pas uniquement la domination de la nature, ni le bonheur des individus

Cela nous amène à nous poser la question : Quelle est l'essence de la civilisation ? L'ensemble des œuvres et des organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres sert à deux fins, soit la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux.

1. La domination des forces de la nature : cette domination s'est faite par l'emploi d'outils, la domestication du feu, la construction d'habitations, l'exploitation et la maîtrise des éléments naturels en vue de ce qui est utile aux hommes. Ainsi, l'homme se rapproche d'un idéal divin de toute-puissance et d'omniscience, mais il n'est pas heureux.

Il y a aussi les signes de la beauté, qui ne relève pas du critère d'utilité. Ainsi, les signes de la propreté et de l'ordre, qui sont une sorte de contrainte à la répétition, pour utiliser au mieux l'espace et le temps contre la tendance naturelle de l'homme à l'irrégularité, à la négligence.

D'autre part, il y a les activités psychiques supérieures comme les productions intellectuelles, scientifiques, artistiques, et le rôle conducteur des idées dans la vie des hommes, telles les idées religieuses et philosophiques. Ces créations de l'esprit doivent, comme toute autre activité humaine, répondre à deux critères, soit l'utile et l'agréable.

2. La réglementation des rapports sociaux entre les individus, qu'il s'agisse des voisins, des collaborateurs, des objets sexuels, de la famille ou de l'État.

Cela implique le droit, à savoir que la puissance de la communauté s'oppose à l'arbitraire individuel et à la force brutale. Ainsi, les membres de la communauté doivent limiter leurs possibilités de plaisir, en regard de l'individu isolé qui, lui, peut ignorer toute restriction.

Enfin, la réglementation des rapports sociaux implique la justice, c'est-à-dire l'assurance que l'ordre établi ne sera jamais violé au profit d'un seul.

En conclusion, Freud affirme que la liberté individuelle n'est nullement un produit culturel et que le développement de la civilisation impose à tous des restrictions. Ainsi, une poussée de liberté au sein de la communauté peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice et annoncer un nouveau progrès culturel ou encore peut former une tendance hostile aux exigences culturelles du fait d'un individualisme indompté.

De fait, l'être humain sera toujours enclin à défendre son droit à la liberté individuelle contre la volonté de la masse. D'où la tâche unique de nos luttes : trouver un équilibre approprié, soit de nature à assurer le bonheur de tous, entre les revendications de l'individu et les exigences culturelles de la collectivité. Est-ce un conflit insoluble ?

Freud répond : le développement de la civilisation est un processus d'un genre particulier qui se déroule « au-dessus » de l'humanité et qui cherche à modifier les pulsions des hommes (dont la satisfaction est la grande tâche économique de notre vie). Ainsi, certaines pulsions se consumeront et feront surgir une particularité de caractère de l'individu. D'autre part, si une pulsion peut être sublimée quant au but, telles les créations de l'esprit, certaines autres pulsions, dites instinctives, doivent demeurer insatisfaites, soit par répression, renoncement ou refoulement.

L'inventeur de la psychanalyse en conclut que c'est dans ce refus de la civilisation, soit dans l'exigence de renoncer aux pulsions instinctives, que réside la cause de l'hostilité contre laquelle toute civilisation a à lutter. Si on ne compense pas ce refus d'une manière économique, il faut s'attendre à de graves désordres.

#### Chapitre 4 Quelle est l'origine du processus civilisateur ?

Ici, des questions se posent : Quelles sont les conditions à l'origine du processus civilisateur ? Comment celui-ci est-il né ? Par quoi son cours fut-il déterminé ?

Celui-ci fut déterminé par le besoin de satisfaction génitale et de protection des petits, en somme par la famille, sans omettre l'utilité du travail et de la collaboration entre tous. Cependant dans cette famille primitive, l'arbitraire du chef et père est sans limite. Ainsi, au tout début de l'humanité, on assiste à la naissance de la civilisation totémique. C'est le stade de l'alliance des frères qui découvrent qu'une fédération est plus forte que l'individu isolé. Mais l'alliance se maintient en respectant des restrictions, soit les règles du tabou comme premier « droit ». D'où le fondement de la vie en commun : la contrainte au travail et le surgissement d'Éros par le lien entre l'homme et la femme et l'avènement de l'enfant. Mais l'amour sexuel qui procure les plus vives satisfactions expose aussi l'individu à une douleur intense, du fait qu'il est dépendant de l'objet aimé. Certains s'en protègent en aimant tous les êtres humains (tel St-François d'Assise) et en détournant l'amour génital de son but sexuel vers un sentiment à but inhibé. Pour Freud, un amour qui ne choisit pas est injuste et les êtres humains ne sont pas tous dignes d'être aimés. En note, Freud fait du redressement de l'homme le commencement du processus de la civilisation.

C'est l'amour qui fonde la famille, sur la forme primitive, soit la satisfaction sexuelle directe. D'où découlent de nouvelles familles. Sous la forme modifiée, soit la tendresse inhibée quant au but, découle les amitiés.

Cependant, le rapport entre l'amour et la civilisation n'est plus univoque : d'une part, l'amour combat les intérêts de la civilisation; d'autre part la civilisation impose à l'amour de douloureuses limitations. Il y a un conflit entre la famille et la communauté. Par ailleurs, les femmes, peu aptes à la sublimation, contrarient le courant civilisateur, car la civilisation tend à restreindre la vie sexuelle et à accroître la sphère culturelle : il y a maintes restrictions, contre l'interdiction du choix incestueux de l'objet, les nécessités économiques soustraient à la sexualité une bonne quantité d'énergie. En somme, on peut dire que la civilisation européenne occidentale a atteint un point culminant dans cette évolution, mais nombre de ces limitations ne sont pas justifiées. En fait, la vie sexuelle de l'être civilisé est gravement lésée.

Chapitre V La civilisation exige de lourds sacrifices à notre sexualité et à notre agressivité

L'homme est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer.

Cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons l'existence chez les autres, est le facteur principal de perturbation des rapports humains et menace la civilisation, lui impose tant d'efforts. Les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts rationnels, soit le travail solidaire. Nous pouvons dire que la civilisation doit tout mettre en œuvre pour limiter l'agressivité humaine et pour en réduire les manifestations, à l'aide de réactions psychiques d'ordre éthique, de relations d'amour inhibées quant au but, de restriction de la vie sexuelle, d'idéal d'aimer son prochain. L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité. La restriction des pulsions est nécessaire, mais c'est notre droit d'espérer des changements susceptibles de mieux satisfaire nos besoins.

Chapitre VI Agressivité : disposition instinctive primitive et autonome de l'être humain est l'entrave la plus redoutable à la civilisation.

« En attendant que la philosophie soutienne l'édifice du monde, la nature en maintient les rouages par la faim et par l'amour » (Schiller)

Freud a l'impression dans les premiers chapitres de parler de choses qui vont de soi. Dans celui-ci, cependant, il espère faire saisir une orientation prise depuis longtemps dans la théorie psychanalytique des pulsions qui établit l'existence d'une pulsion agressive, spéciale et autonome. Il fut difficile d'admettre l'indéniable existence du mal. Dieu n'a-t-il pas fait l'homme à l'image de sa propre perfection ? Le Diable est encore le meilleur subterfuge pour disculper Dieu.

Ici, Freud fait la distinction entre les pulsions du Moi, dont le but est la conservation de l'individu, soit la faim et la libido, c'est-à-dire les pulsions qui tendent vers les objets dont la fonction principale est la conservation de l'espèce, tel l'amour. Celui-ci se divise en pulsion tendre et pulsion sadique.

De ce fait, la névrose est issue d'un combat entre les exigences du Moi et celles de la libido où l'on trouve le refoulé. Le Moi (le refoulant) est lui aussi investi de libido qui se transforme en libido narcissique. Mais il faut préciser ici que les pulsions ne sont pas toutes de même nature. D'une part, il y a la pulsion de mort qui tend à dissoudre les unités et à les ramener à leur état anorganique. D'autre part, il y a Éros, la pulsion érotique ou de vie, qui tend à conserver la substance vivante et à l'agréger en unités toujours plus grandes. Leur action conjuguée, la

pulsion de mort et la pulsion de vie, ou antagoniste, permettrait d'expliquer les phénomènes de la vie.

Une partie de la pulsion de mort se retourne contre le monde extérieur sous forme de pulsion agressive ou destructrice. Une autre partie renforce la tendance à l'autodestruction. Les deux types de pulsion forment entre eux des alliages divers comme le sadisme ou le masochisme ou encore le sado-masochisme. Enfin, est-il nécessaire de rappeler ici que dans Totem et tabou, Freud affirmait que les pulsions les plus fortes sont la pulsion sexuelle et la pulsion de meurtre !

Par ailleurs, la pulsion de mort sans propos sexuel, mais non domptés, comme accès de rage destructrice, s'accompagne d'un plaisir narcissique révélant au Moi ses vœux de toute-puissance. Une fois modérée et domptée, et son but pour ainsi dire inhibé, la pulsion de destruction dirigée contre les objets doit permettre au Moi de satisfaire ses besoins vitaux et de maîtriser la nature. Il faut noter d'autre part que, dans la pulsion érotique, si une part de libido participe à toute manifestation pulsionnelle, en celle-ci cependant, tout n'est pas libido.

En conclusion, on peut dire qu'avec la pulsion de mort ou destructrice où l'on trouve l'hostilité d'un seul contre tous et de tous contre un seul, s'instaure une lutte de géants. De même, dans l'œuvre d'Éros ou la pulsion de vie s'instaure aussi une lutte pour réunir libidinalement les individus isolés en tribus, familles et peuples pour constituer l'humanité.

## Chapitre VII Genèse du sentiment de culpabilité : système de défense et civilisation

À quel moyen recourt la civilisation pour inhiber l'agression ? Que se passe-t-il au sein de l'individu qui rende inoffensif son désir d'agression ? L'agression, avance l'auteur du Malaise, est introjectée, elle est retournée contre le Moi. Elle est reprise par une partie du Moi en tant que Surmoi qui manifesterà à l'égard du Moi la même agressivité rigoureuse que le Moi eût aimé satisfaire contre des étrangers. La tension née entre le Surmoi et le Moi se manifeste sous forme de sentiment de culpabilité, affirme Freud. On ne saurait, dit-il, admettre une faculté originelle de distinguer le bien du mal (le mal est souvent ce qui procure du plaisir au Moi). D'où vient donc le sentiment de culpabilité ? La discrimination entre le bien et le mal viendrait d'un décret extérieur et il faut une raison au sujet pour s'y soumettre : c'est l'angoisse devant le retrait d'amour de la

personne dont il dépend absolument et le risque d'encourir son châtement. Le mal est originellement ce pourquoi on est menacé d'être privé d'amour, de protection.

Pour ce qui est de l'angoisse, celle-ci se manifeste devant la perte d'amour des parents et la punition éventuellement, ou encore devant la perte d'amour de l'autorité en général. Cela conduit le sujet à renoncer à satisfaire ses pulsions. Par-là, il peut aussi s'ensuivre une agressivité contre l'autorité répressive ou une auto-répression de l'agressivité vindicative où ici l'énergie est reprise par le Surmoi. De là, l'angoisse devant le Surmoi et le besoin de punition. Ainsi, un sentiment de faute peut naître en dépit du renoncement, car le désir subsiste... C'est donc de cette manière que se fait l'intériorisation de l'autorité où le Surmoi sévère surveille le Moi. D'où est issue la conscience morale. D'où peut provenir aussi l'angoisse morale où la surveillance interne porte autant sur les actions que sur les intentions. Le malheur, le sort, provenant du substitut du parent, voire de la volonté divine, participent au besoin de punition. En conséquence, plus le sujet est vertueux, plus le Surmoi est méfiant et sévère.

Ainsi, l'être humain a échangé un malheur extérieur menaçant, où le renoncement est pleinement libérateur, contre un malheur intérieur continu. La conscience, c'est-à-dire l'angoisse, d'abord la cause du renoncement aux pulsions, en devient ultérieurement la conséquence. La conscience proviendrait de la répression d'une agression, dit Freud.

Par ailleurs, qu'est-ce qui concourt à la formation et à la sévérité du Surmoi de l'enfant ? Ce sont des facteurs constitutionnels innés, ainsi que des influences du milieu, soit la privation de satisfactions instinctuelles et l'expérience de l'amour. De même, l'extrême indulgence entraînant l'extrême sévérité du Surmoi.

Ensuite, Freud fait référence au mythe de la horde primitive dans Totem et tabou pour expliquer le secret de l'origine du sentiment de culpabilité. C'est le remords lié au meurtre du père primitif qui donne la clef de l'explication, à savoir que le dit remords vient de la primitive ambivalence des sentiments à l'égard du père : si les fils le haïssaient, ils l'aimaient aussi. Cette découverte de Freud, soit l'ambivalence des sentiments (à la fois la haine et l'amour) à l'égard du père remonte, il va sans dire, à sa propre analyse.

Ainsi, dans la horde primitive, la haine des frères à l'égard du père engendre l'agression et, par la suite, le remords, une fois la haine assouvi

par l'agression, qui se transforme en amour dans le remord attaché au crime, où le surmoi, par identification au père, commande le droit de punir l'agression. Ainsi, même si c'était la femme du père primitif qui était visée, les frères s'interdirent toutes les femmes.

En conclusion, nous pouvons dire qu'ici, dans ce chapitre, découlent deux idées fondamentales : l'amour participe à la naissance de la conscience : le sentiment de culpabilité est inévitable, voire fatal. C'est l'expression du conflit d'ambivalence entre l'Éros et la pulsion de mort, conflit qui surgit dès que s'impose aux hommes la tâche vivre en commun.

Chapitre VIII      Le progrès de la civilisation doit être payé par une perte de bonheur due au renforcement du sentiment de culpabilité. Le combat entre Éros et la pulsion de mort est un processus culturel qui se déroule au-dessus de l'humanité et s'applique aussi au développement de l'individu.

L'étude des névroses révèle des situations pleines de contradiction : on y trouve le sentiment de culpabilité qui domine la vie du malade, sentiment de culpabilité inconscient où on retrouve l'angoisse paralysant le sujet. Ainsi, ce sentiment de culpabilité, souvent peu connu comme tel, se manifeste comme un malaise, un mécontentement.

De fait, en ce qui a trait aux religions, affirme Freud, celles-ci n'ont jamais méconnu son rôle, l'identifiant au péché. Pour sa part, le christianisme, dit l'inventeur de la psychanalyse, prétend en délivrer l'humanité par le sacrifice d'un seul, assumant la faute de tous, se référant ici à son texte L'avenir d'une illusion et à Totem et tabou.

Freud précise ensuite que ce sont les pulsions agressives, et non les autres, qui se muent en sentiment de culpabilité. Ainsi, quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes et ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité.

D'autre part, si nous faisons un pas de plus, en envisageant les rapports entre le processus de civilisation de l'humanité et les processus de développement ou l'éducation de l'individu, « tous deux sont de nature très semblable », bien qu'ils ne soient pas des processus identiques et s'appliquent à des objets différents.

Si, dans un cas, il s'agit de l'agrégation « d'un individu à une masse humaine », dans l'autre, il s'agit de la « constitution d'une unité collective à l'aide de nombreux individus ». C'est l'union d'être humains isolés en une communauté cimentée par leurs relations libidinales réciproques. C'est en fait la modification du processus vital sous l'influence d'Éros et la pression de la nécessité. Le but principal est donc l'agrégation d'individus isolés, alors que le propos de les rendre heureux est secondaire.

Pour sa part, « le développement individuel apparaît comme le produit de l'interférence de deux tendances : l'aspiration au bonheur que nous appelons généralement égoïsme et l'aspiration à l'union avec les autres membres de la communauté que nous qualifions d'altruisme »

De fait, l'individu est en droit de rechercher un équilibre entre le but principal de l'individu qui est la recherche du bonheur suivant le principe de plaisir, et l'agrégation à une communauté humaine qui semble être une condition de cette poursuite du bonheur, jouant ici un rôle restrictif. Nous devons ajouter que les deux processus, soit de civilisation de l'humanité et de développement de l'individu, doivent être antagonistes. Ce combat, en effet, entre l'individu et la société qui ne résulte pas de l'antagonisme entre Éros et la pulsion de mort, répond à une discorde intestine dans l'économie de la libido qui doit se répartir entre le Moi et les objets.

Plus loin, Freud ajoute : « L'analogie existant entre le processus de la civilisation et la voie suivie par le développement individuel peut être poussée beaucoup plus loin, car on est en droit de soutenir que la communauté elle aussi développe un Surmoi dont l'influence préside à l'évolution culturelle ». En effet, avance Freud, « le Surmoi d'une époque culturelle donnée a une origine semblable à celle du Surmoi de l'individu ». Si ce dernier relève du souvenir de l'autorité parentale où les exigences idéales sévères restent souvent inconscientes, le Surmoi collectif « se fonde sur l'impression laissée après eux par de grands personnages, des conducteurs, des hommes doués d'une force spirituelle dominatrice chez lesquels l'une des aspirations humaines a trouvé son expression la plus forte et la plus pure, et par cela même la plus exclusive. » Fréquemment, ces personnalités ont été de leur vivant « assez souvent, sinon toujours, bafouées par les autres, maltraitées ou même éliminées de façon cruelle. Leur sort est au fond analogue à celui du père primitif qui, longtemps seulement après avoir été brutalement mis à mort, prenait rang de divinité », telle la figure de Jésus-Christ.

Par ailleurs, il faut préciser que le « Surmoi de la communauté civilisée », tout comme le Surmoi de l'individu, émet des exigences idéales sévères et qui demeurent souvent inconscientes.

De plus, le Surmoi collectif, dans ses idéaux et ses exigences, a posé dans ses relations interhumaines la dimension de l'Éthique, afin d'écartier « ...l'agressivité constitutionnelle de l'être humain contre autrui. » D'où un commandement du Surmoi collectif : « aime ton prochain comme toi-même », mais ce commandement est antipsychologique et inapplicable, affirme Freud.

Nous sommes en droit, précise l'inventeur de la psychanalyse, d'adresser des reproches au Surmoi collectif en ce qui a trait à ses exigences éthiques. Celui-ci « édicte une loi et ne se demande pas s'il est possible à l'homme de la suivre. » On ne peut en effet dépasser certaines limites sous peine de rendre l'homme révolté, névrosé ou malheureux.

Cela, comme l'étude des névroses, nous amène à rabaisser les prétentions du Surmoi de l'individu, par la sévérité de ses ordres et de ses interdictions et des résistances à lui obéir, pour tenir compte du bonheur du Moi et de la force des pulsions du soi et des difficultés extérieures. Ici, l'éthique naturelle n'a rien à nous offrir si ce n'est que de s'estimer meilleur que les autres. Quant à l'éthique religieuse, elle agite ses promesses d'un au-delà meilleur : tant que la vertu ne sera pas récompensée ici-bas, dit Freud, « l'éthique, j'en suis convaincu, prêchera dans le désert. »

Pour conclure sur le processus de civilisation de l'humanité, il serait imprudent de parler de névroses collectives... Et Freud s'incline devant le reproche de ne pouvoir apporter aucune consolation. Ainsi, le défi de l'époque actuelle, où les hommes ont les moyens de s'exterminer mutuellement, est de savoir si le progrès de la civilisation conduira à dominer les perturbations à la vie commune apportées par les pulsions humaines de destruction et d'agression. Il y a donc lieu d'attendre que l'Éros éternel tente « de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire non moins immortel. »

## Bibliographie

FREUD, Sigmund, « Malaise dans la civilisation », in Revue Française de Psychanalyse, Tome XXXIV, PUF, Paris, Janvier 1970, p. 9-80.

FREUD, Sigmund, *Le malaise dans la culture*, OCF, Tome XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 245-333.

## Résumé

Intitulé *Malaise dans la civilisation* lors de sa première traduction française en 1934, cet ouvrage fut longtemps considéré comme appartenant à cette catégorie des œuvres freudiennes que l'on qualifiait d'anthropologiques non sans quelque mépris. Jacques Lacan, dans une perspective théorique, Peter Gay, sous un angle historique et biographique, ont contribué à redonner sa place essentielle à ce livre, celle d'une réflexion sur le tragique de la condition humaine, inséparable de ces autres travaux freudiens que sont *L'avenir d'une illusion* (1927), *Pourquoi la guerre ?* (1933), *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921) mais aussi *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915).

Aujourd'hui, répondant aux attentes d'un déchiffrement des ressorts cachés de l'actualité politique, les psychanalystes, mais aussi les philosophes se réfèrent fréquemment au *Malaise dans la culture* pour en souligner la pertinence maintenue.

Dans l'Encyclopédie universelle, on précise :

« À Romain Rolland qui lui reprochait d'avoir négligé d'analyser, dans « *L'avenir d'une illusion* », l'essence du sentiment religieux voisin de cette plénitude dont l'homme est toujours en quête, Freud répond, entamant ainsi son analyse du « *Malaise* », que cette plénitude est la répétition de celle éprouvée par le nourrisson et que le réconfort religieux ne fait que satisfaire le besoin initial de protection du petit d'homme. Il y a malaise, dit Freud, car l'homme est sans cesse contrecarré dans sa recherche du plaisir : son expérience du malheur s'origine dans la « surpuissance de la nature, la caducité de notre propre corps et la déficience des dispositifs qui règlent les relations des hommes entre eux dans la famille, l'État et la société ». C'est cette troisième cause du malaise, la culture, entendu comme la somme des institutions et des développements technologiques, qui sont censés aider et protéger les hommes, que Freud choisit d'étudier, car c'est celle qui leur donne l'illusion de pouvoir être toujours améliorée. Aides et protections ne vont pas, en effet, sans une contrepartie, l'existence de règles et de contraintes qui font obstacle à la jouissance recherchée et constituent les causes d'un malheur renouvelé. D'où l'oubli, par certains, du caractère protecteur de la culture et leur

plaidoyer pour un retour à l'état de nature dont Freud souligne qu'il est tout aussi utopique que les solutions proposées par le christianisme d'un côté, par le communisme de l'autre, pour tenter d'éviter à l'homme la souffrance du dilemme auquel il ne cesse de faire face, ne pas être satisfait de la civilisation mais ne pas pouvoir s'en passer. »

Ensuite, on conclut :

« Les échecs des utopies tiennent au fait qu'elles ont toujours refusé de prendre en compte ces dimensions essentielles du psychisme humain, la haine et l'agressivité, sources de plaisir au même titre que l'amour, figures de cette pulsion de mort que Freud a identifié en 1920 dans « Au-delà du principe de plaisir ». Les tentatives égalitaristes ignorent ces dimensions, parce qu'elles se soutiennent de l'existence d'un extérieur, ennemi, impie, adversaire de classe, autant d'objets de cette agressivité et de cette haine, sources de plaisir. Freud retrouve là cette donnée, le « narcissisme des petites différences », qu'il avait identifié dans sa « Psychologie des masses » et que Lacan reformulera en parlant de la « terreur conformiste » des collectifs . »

Comment la culture, la civilisation peuvent-elles contrôler cette agressivité ? Elles y sont aidées par cette instance clé du développement psychologique de l'homme, le surmoi, partie du moi, qui s'est mise en opposition avec ce qui, dans le moi, reste le siège de cette agressivité; le surmoi est donc cette « conscience morale » qui renvoie au moi l'agressivité que celui-ci entend projeter sur l'extérieur, sur les autres, et qui donne ainsi naissance au sentiment de culpabilité.

Ce sentiment de culpabilité existera, l'acte agressif réalisé ou non : extérieur, à l'origine, lié à l'autorité parentale, il a été intériorisé par le surmoi qui s'est lui-même constitué en absorbant un peu de l'agressivité que cette autorité suscitait. La culture et ses règles se sont substitués à l'autorité parentale initiale; relayées par le surmoi, ces contraintes assurent la persistance de ce sentiment de culpabilité, fondement du malaise dont l'être cherche aveuglément la cause ailleurs...

## RÉSUMÉ

Le Malaise dans la culture, Sigmund Freud, 1930

Con título Malaise dans la civilisation con ocasión de su primera traducción francesa en 1934, esa obra ha sido por mucho tiempo

considerada como perteneciendo a esa categoría de obras freudianas que se calificaban como antropológicas no sin un poco de desprecio. Jacques Lacan, en una perspectiva teórica, Peter Gay, bajo un ángulo histórico y biográfico, han contribuido a devolverle su lugar esencial a ese libro, la de una reflexión sobre lo trágico de la condición humana, inseparable de esos otros trabajos freudianos que son *L'Avenir d'une illusion* (1927) *Pourquoi la guerre?* (1933) *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921) pero también *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915).

Hoy día, respondiendo a las esperas de un desciframiento de las fuerzaz ocultas de la actualidad política, los psicoanalistas, pero también los filósofos se refieren frecuentemente a *Malaise dans la culture* para sobrayar su pertinencia mantenida.

« A Romain Rolland quien le reprochaba haber descuidado de analizar, en *L'Avenir d'une illusion*, la esencia del sentimiento religioso vecino de esa plenitud siempre buscada por el hombre, Freud contesta, empezando su análisis del *Malaise*, que esa plenitud es la repetición de la experimentada por el recién nacido y que el consuelo religioso no hace más que satisfacer la necesidad inicial de protección del pequeño hombre. Hay malestar dice Freud ya que el hombre es sin cesar contrarrestado en su búsqueda del placer : su experiencia de la desgracia se origina en la "sobrepotencia de la naturaleza, la caducidad de nuestro propio cuerpo y la deficiencia de los dispositivos que arreglan las relaciones de los hombres entre ellos en la familia, el Estado y la sociedad". Es esa tercera causa del malestar, la cultura, entendida como la suma des las instituciones y de los desarrollos tecnológicos, los cuales, se supone, pueden ayudar y proteger a los hombres, que Freud escoge estudiar. ya que es esa que les da la ilusión de poder ser siempre mejorada. Ayudas y protecciones no van, de hecho, sin una contraparte, la existencia de reglas y de embarazos que se oponen al goce buscado y constituyen las causas del malestar renovado. De allí el olivio, por parte de algunos, del carácter protector de la cultura y su alegato para un retorno al estado de naturaleza del cual Freud sobreraya que es tan utópica que las soluciones propuestas por el cristianismo de un lado, por el comunismo por el otro, para intentar evitar al hombre el sufrimiento del dilema al cual no cesa de enfrentase, no estar satisfecho de la civilizaciòn, pero no poder vivir sin eso.

Los fracasos de las utopias se deben al hecho que ellas siempre han negado de tomar en cuenta esas dimensiones esenciales del psiquismo humano, el odio y la agresividad, fuentes de goce al mismo título que el amor, figuras de esa pulsión de muerte que Freud ha identificado en 1920 en *Au-delà du principe de plaisir*. Esas tentativas igualitaristas ignoran esas dimensiones porque se sostienen con la existencia de un exterior, enemigo, impío, adversario de clase, tantos objetos de esa agresividad y

de ese odio, fuentes de goce. Freud vuelve a encontrar allí este hecho, et "narcisismo de las pequeñas diferencias", que el había identificado en su Psychologie des masses y que Lacan volverá a formular hablando del "terror conformista" de los colectivos. »

¿Como la cultura, la civilización pueden controlar esa agresividad? Ellas son ayudadas para eso por esa instancia llave del desarrollo psicológico del hombre, el surmoi, parte del moi, que se ha puesto en oposición con lo que , en el moi, queda la sede de esa agresividad; el surmoi es entonces esa "consciencia moral" que devuelve al moi la agresividad que ese entiende proyectar sobre el exterior, sobre los otros, y que da así nacimiento al sentimiento de culpabilidad.

Ese sentido de culpabilidad existirá, el acto agresivo realizado o no : exterior, al origen, ligado a la autoridad parental, el ha sido interiorizado por el surmoi que se ha el mismo constituido absorbiendo un poco de la agresividad que esa autoridad suscitaba. La cultura y sus reglas se han substituidas a la autoridad parental inicial; remudadas por el surmoi, esas molestias aseguran la persistencia de ese sentimiento de culpabilidad, fundamento del malestar del cual el ser busca ciegamente la causa en otro parte...

## Riassunto

Intitolato *Malessere nella civiltà* come prima traduzione francese nel 1934, quest'opera fu considerata, a lungo, come parte di questa categoria di opere freudiane che si qualificavano di antropologiche, non senza qualche disprezzo. Jacques Lacan, in prospettiva teorica, Peter Gay, in prospettiva storica e biografica, contribuirono a ridare il suo posto essenziale a questo libro, cioè quello d'una riflessione sulla tragedia della condizione umana, inseparabile di questi altri lavori freudiani tali : *L'avvenire d'un'illusione* (1927), *Perché la guerra?* (1933), *Psicologia delle masse ed analisi del me* (1921) ma pure *Considerazioni attuali sulla guerra e sulla morte* (1915).

Al momento, in risposta al deciframento dei moventi nascosti dell'attualità politica, gli psicanalisti, ma pure i filosofi fanno riferimento frequente al *Malessere nella cultura* per sottolineare l'attuale pertinenza.

« A Romain Rolland che gli rimproverava d'aver negletto l'analisi *L'avvenire d'un'illusione*, dell'essenza del sentimento religioso, vicino a questa soddisfazione di cui l'uomo è sempre alla ricerca, Freud risponde,

cominciando così la sua analisi del Malessere che questa pienezza è la ripetizione di quella risentita dal neonato, e che il riconforto religioso non fa che soddisfare il bisogno primitivo di protezione della prole d'uomo. C'è un malessere, dice Freud, perché l'uomo è senza tregua ostacolato nella sua ricerca del piacere : la sua esperienza del malore origina nella « sovrappotenza della natura, la caducità del nostro proprio corpo nonché la fragilità dei dispositivi che regolano le relazioni degli uomini fra loro nella famiglia, lo Stato e la società ». È questa terza causa del malessere, la cultura intesa come la somma delle istituzioni e degli sviluppi tecnologici, che dovrebbero aiutare e proteggere gli uomini, che Freud sceglie di studiare, perché codesta da loro l'illusione di poter esse sempre migliorata. Aiuti e protezioni, non sono sempre, effettivamente, senza ma controparte, l'esistenza di regole e di interdetti che ostacolano il godimento atteso e costituiscono le cause d'un malore rinnovato. Da qui, il dimenticarsi da parte di certuni, del carattere protettore della cultura ed il loro perorare per un ritorno allo stato di natura di cui Freud mette in evidenza che è tanto utopico quanto le soluzioni proposte dal cristianesimo da un canto, dal comunismo d'altro canto, per cercare di evitare all'uomo la sofferenza del dilemma al quale è sempre confrontato : non essere soddisfatto della civiltà, ma non potere farne a meno. »

Infine, si conclude : « Gli smacchi delle utopie sono dovuti al fatto che esse hanno sempre rifiutato di tener conto delle dimensioni essenziali dello psichismo umano dell'odio e dell'aggressività, fonti di piacere, uguali all'amore, figure di questa pulsione di morte de Freud ha identificato nel 1920 in Aldilà del principio del piacere. I movimenti di uguaglianza fra gli uomini ignorano queste dimensioni, perché si appoggiano sull'esistenza di qualcosa d'esterno, nemico, impio, avversario di classi altrettanti oggetti di questa aggressività, e di quest'odio, fonti di piacere. Freud riconosce, così, questo dato e cioè il « narcisismo delle piccole differenze » che aveva identificato nella sua Psicologia delle masse che Lacan reformulerà parlando del « terrere conformista » delle collettività. »

Come la cultura e la civiltà possono controllare questa aggressività ? Esse sono aiutate, perché imperniate nello sviluppo psicologico dell'uomo dal super Ego, parte dell'Ego che è in opposizione con ciò che nell'Ego rimane la sede di questa aggressività, il super Ego è dunque questa « coscienza morale » che rinvia all'Ego, l'aggressività che essi proietterebbe all'esterno, sugli altri, e che fa nascere questo sentimento di colpevolezza.

Questo sentimento di colpevolezza esisterà, l'atto d'aggressione compiuto o no : dall'esterno, in origine, legato all'autorità dei genitori, è stato indotto all'interno dal super Ego che si costituisce pure esso assorbendo un po' dell'aggressività che codesta autorità suscitava. La cultura e le sue regole si sono sostituite all'autorità dei genitori; messe al bando dal super

Ego, questi ostacoli assicurano la persistenza di questo sentimento di colpevolezza fondamentale del malessere in cui l'essere umano cerca, senza darsi tregua, la causa altrove...

Résumé

Encyclopaedia Universalis, France, 2002.

Freud, Sigmund, Malaise dans la civilisation, in Revue Française de Psychanalyse, Tome XXXIV, PUF, Paris, Janvier 1940, p. 75.

Idem.

Idem.

Idem.

Ibidem, p. 76.

Idem.

Idem.

Idem.

Ibidem, p. 77.

Idem.

Ibidem, p. 78.

Idem.

Ibidem, p. 80

Encyclopaedia Universalis, France, 2002.

© AIEMPR.org